

Office des morts

ROBERT SEETHALER

L'histoire d'un village autrichien raconté par la voix de ses trépassés.

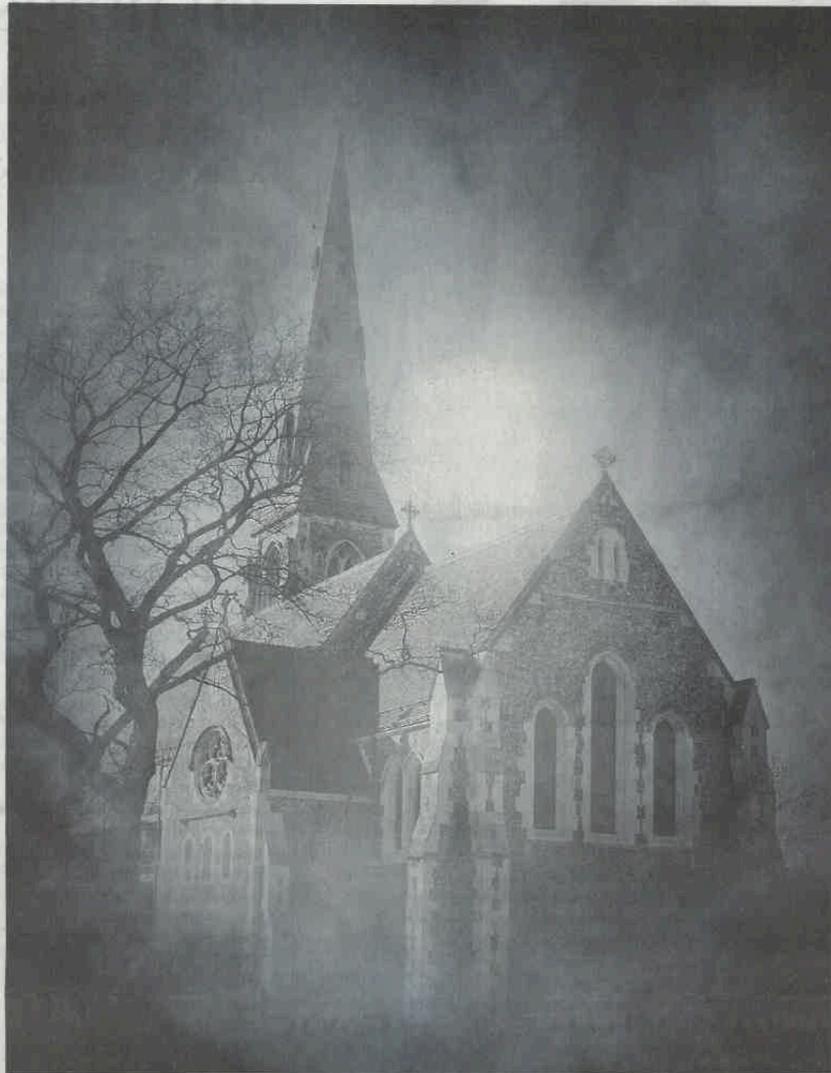
SÉBASTIEN LAPAQUE
slapaque@lefigaro.fr

PARLE tout bas si c'est d'amour au bord des tombes », demande Paul-Jean Toulet dans un poème consacré aux Alysamps, le cimetière arlésien peint par Vincent van Gogh. On songe à ce vers envoûtant en lisant *Le Champ*, le troisième roman traduit en français de l'écrivain autrichien Robert Seethaler. Mais il n'y a nul protagoniste dont la conversation bruyante pourrait réveiller les morts, dans *Le Champ*. Dans ce livre, ce sont les défunts qui parlent. Ou plutôt qui se souviennent, acteurs et témoins d'une étrange permanence de la conscience. On songe au psaume 18 – « Pas de parole dans ce récit, pas de voix qui s'entende ». Plutôt une longue et fascinante rumeur, qui passe de tombe en tombe, dont le jour au jour livre le récit, la nuit à la nuit donne la connaissance.

Robert Seethaler est un phénomène outre-Rhin, dans son pays natal et jusqu'à Berlin, où il vit désormais. Il se pourrait bien qu'il le devienne rapidement chez nous, tant sa littérature est singulière. *Le Champ* l'impose comme un miniaturiste du néant, le peintre impressionniste du temps qui passe pour se perdre de l'autre côté du monde, vers un inconnu dont l'écrivain au regard froid et désolé est convaincu qu'il n'est pas un ailleurs.

Réalité angoissante

Cette auscultation du néant est fascinante. À la fin, de la vie et de l'amour, ne restent ni corps, ni âme, uniquement des images et des mots qui planent dans le ciel comme des montres molles. La construction du livre est subtile. D'outre-tombe, une trentaine de voix se succèdent, reconstituant l'histoire passée d'un petit village autrichien. Vivre est une étrange peine : voilà ce que nous disent tour



Robert Seethaler s'impose comme un miniaturiste du néant en reconstituant les jours anciens d'une bourgade autrichienne par l'entremise d'une trentaine de murmures d'outre-tombe.

à tour chacun des gisants de ce roman qui révoque toute lumière d'éternité. Le Dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob, le Dieu du père Hoberg, mort dans l'incendie de son église, est constamment moqué. À aucun moment, dans ce récit à l'humour souvent glaçant, Robert Seethaler ne laisse entendre le *et vitam venturi saeculi* que Beethoven fait résonner dans le credo de la Missa Solemnis. Son roman n'esquisse nulle vie du siècle à venir. Seuls subsistent les jours anciens.

Pour exprimer cette réalité angoissante, la phrase de l'écrivain autrichien est sèche, sans apprêt. « *Le matin. La route est mouillée. Les arbres s'égouttent, au-dessous d'eux ça sent déjà l'automne. Une*

lumière comme si quelqu'un en avait arrosé les toits. Elle éclabousse les cheminées, les gouttières, les murs – de l'or liquide. Les roucoulements et les battements d'ailes des pigeons rendent un drôle de son. » Les tableaux presque immobiles qui se succèdent au fil du livre, tandis que le récit progresse d'une tombe à l'autre en permettant au lecteur de comprendre le drame qui a provoqué l'incendie de l'église et la mort du curé, évoquent les œuvres d'Edward Hopper. Les consciences communiquent mal et les vivants se parlent aussi peu que les morts, dans *Le Champ*.

Et tous ruminent l'inconvénient d'être né. ■

LE CHAMP

De Robert Seethaler, traduit de l'allemand (Autriche) par Elisabeth Landes, Sabine Wespleser, 280 p., 21 €.

